

Avant-propos

Tout a commencé avec une couverture de Paris Match. En 2012, je me rendis dans la maison où j'ai grandi. Je montai au grenier et chassai l'ennui en feuilletant la collection de Paris Match de mon père. Elle y sommeille depuis quarante ans. Elle commence à la fin des années 1950 et s'achève en 1976, l'année où mon père est décédé.

Alors que j'empoignais un peu par hasard les cinquante-deux numéros de l'année 1975, défilèrent devant moi les visages de ceux qui, assez logiquement du fait de leur notoriété, faisaient la une du célèbre magazine : le président Giscard d'Estaing et sa famille, Alain Delon, Françoise Giroud, Caroline de Monaco, Romy Schneider, Sheila et Ringo, Jackie Onassis, Les Beatles, Amin Dada... Parmi ces visages et ces noms connus, une photo de couverture passa sous mes yeux. Deux femmes y posaient de part et d'autre d'une cheminée en marbre sur laquelle était posé un téléphone gris à cadran rond, du modèle que tous les Français de plus de quarante ans connaissent. Autour, un mur délabré, un papier peint déchiré, hors d'âge. À gauche, une femme d'une cinquantaine d'années, bien en chair, en robe noire, portant un étrange chapeau blanc. Sur la droite, une jeune femme debout tient entre ses mains un maigre bouquet de fleurs rouges. Comme l'autre femme, elle porte une robe noire. Toutes deux ont l'air triste et le regard un peu perdu. Le gros titre de ce Paris Match du 6 mars 1975 annonce : « La vérité sur les Portal. »

Intrigué par cette couverture étrange, je me plongeai dans la lecture du dossier annoncé à la une. Je compris que l'article était une sorte de point final à une histoire qui tenait les Français en haleine depuis deux ans, que cette histoire avait mobilisé les médias, le monde politique et, comme on dit, « les plus hauts sommets de l'État ». Je compris aussi que ce dossier spécial et cette couverture avaient été précédés de nombreux autres articles du célèbre hebdomadaire à gros tirage. Je regardai alors les piles des années 1973 et 1974 et la succession des articles sur l'affaire Portal me permit de reconstituer la trame d'une histoire extravagante.

Captivé par le sujet, je compilai durant les mois qui suivirent tout ce que je pus trouver sur l'affaire Portal : des centaines d'articles de journaux, une cinquantaine d'extraits de journaux télévisés, d'émissions spéciales, de reportages, deux ouvrages complets consacrés à l'affaire parus en 1975. En quelques mois, je devins une sorte d'expert de l'affaire Portal, sans doute même le plus grand expert mondial sur le sujet — parce que le seul — tant il est vrai que, quarante ans après les faits, cette histoire est tombée dans l'oubli.

Au cours de l'été 2012, je me rendis sur les lieux, dans le Tarn-et-Garonne. Je découvris le domaine de La Fumade et son joli petit château qui fut le théâtre des faits et je rencontrai des protagonistes de l'affaire, à la manière d'un journaliste ou d'un policier qui poursuit son enquête.

Parmi toutes ces sources, un adjectif revint encore et encore : balzacien. À en croire tous ceux qui avaient écrit sur l'affaire et tous ceux qui en avaient parlé ou en parlaient encore, l'affaire Portal était une affaire balzacienne. Pourtant, si la référence a du sens, il me sembla très vite que l'affaire Portal était aussi une exceptionnelle fenêtre sur la France des années 1970 et qu'elle constituait un récit à deux entrées : l'une, romanesque, par son incroyable scénario, l'autre, historique et patrimoniale, par ce qu'elle racontait de son époque.

Balzacienne, l'affaire Portal l'est assurément pour de nombreuses raisons. Tout d'abord parce qu'à certains égards ses protagonistes semblent tout droit sortis du XIX^e siècle, ensuite parce qu'il s'agit bien sûr — au moins en apparence — d'un drame de la terre, mais aussi parce qu'elle met en scène une catégorie de la population que Balzac affectionnait particulièrement : la noblesse de province.

Mais elle a également valeur historique, pour deux raisons au moins. La première est qu'elle éclaire le fonctionnement de la société française des années 1970, hésitante entre la part de liberté gagnée et la primauté de l'individu, héritages encore frais de Mai 68, et la rigidité toute gaullienne de sa sociologie et de ses institutions. La seconde est qu'elle témoigne des rouages de la machine médiatique de l'époque et de son entrée plus ou moins consciente dans une prétendue modernité qui préfigure la télé-réalité d'aujourd'hui. Enfin, et ce n'est pas la moindre raison pour laquelle l'affaire Portal est intéressante, elle met en scène des personnages dont l'analyse psychologique est passionnante, au point que, tout au long de sa narration, chacun est confronté à une question lancinante : les protagonistes de cette histoire sont-ils fous ?

Avant de laisser au lecteur le plaisir de se perdre dans les rebondissements, les méandres, les mensonges et les mystères de l'affaire Portal, je voudrais dire un mot de la dernière survivante de l'affaire, Marie-Agnès Portal. Dire surtout que je lui garde toute ma reconnaissance pour le temps qu'elle m'a accordé et l'accueil qu'elle m'a réservé en 2012, et toute ma compassion pour le drame personnel qu'elle a vécu.

Introduction

Saint-Nauphary, Tarn-et-Garonne, domaine de La Fumade, samedi 11 janvier 1975, 8 heures du matin.

L'aube hivernale est timide sur le chemin qui part de la route de Monclar-de-Quercy et qui monte à La Fumade. Un peu avant d'arriver au château, des traces de roue, un peu partout, attirent le regard, ces traces de manœuvre qui ont aplati l'herbe de part et d'autre du chemin. Des véhicules sont montés cette nuit et ont dû faire demi-tour sans ménagement en repartant. Deux autocars bleus de la gendarmerie, à moins que ce ne soient des camions de troupes militaires, mais aussi des Estafettes et sans doute deux ou trois DS Citroën dans lesquelles sont venus les officiels, monsieur le préfet du Tarn-et-Garonne, monsieur le procureur de Montauban, quelques autres peut-être.

À proximité de ces traces de roue encore fraîches, des mégots jonchent le sol. Parmi les soixante-dix gendarmes des forces d'élite venues de Mont-de-Marsan, certains ont dû fumer une cigarette avant de remonter dans les véhicules. Sans trop s'éterniser toutefois : cette nuit, le week-end approchait et sûrement les hommes étaient-ils impatients de rentrer chez eux et de retrouver leurs familles. Dans une heure ou deux, lorsqu'ils se lèveront et qu'ils avaleront leur café, la mine encore fatiguée par une nuit d'action, que vont-ils bien pouvoir leur raconter ce samedi matin ? Vont-ils rester évasifs et s'en

tenir au devoir de réserve ? Vont-ils déroger à la règle et faire le récit de la nuit de drame dont ils ont été les acteurs ?

En approchant du château, on croise des chiens, une vingtaine. Certains sont avenants, d'autres craintifs ou menaçants. Des chats aussi. Une quinzaine peut-être. Ce matin, personne ne viendra les nourrir ni les gratifier d'une caresse. Sans doute vont-ils rester là, abandonnés, sans que quiconque ne se soucie d'eux. La S.P.A., dans quelques jours, les sauvera d'une mort certaine et les recueillera, tout affamés. Les volailles de la basse-cour s'en tireront sans doute mieux, elles trouveront bien quelques flaques d'eau glacée où s'abreuver, quelques vers de terre, quelques graines à picorer. Mais ce matin et ceux qui vont suivre, personne n'ira nourrir les cochons qui grognent dans la porcherie ni la vache qui attend sa ration de fourrage et sa traite.

Pour la première fois depuis deux cents ans, le château de La Fumade est désespérément vide et offre un spectacle de désolation. Au sol, les restes des explosifs tirés cette nuit. Du verre brisé, beaucoup de verre brisé un peu partout, celui des fenêtres délabrées qui n'a pas résisté au tonnerre du plastic, des balles et des grenades. La double porte d'entrée de la bâtisse est éventrée, les gendarmes l'ont plastiquée cette nuit.

À l'intérieur, les murs défraîchis sont criblés de quelques traces de balle. Sur le palier de l'étage des chambres, des éclats de grenade, et puis du sang, des traces et des flaques de sang encore fraîches. Un spectacle de guerre, des meubles basculés, des empreintes de rangers partout dans l'escalier.

Tout à l'heure, vers quatre heures du matin, les hommes sont repartis, leur mission achevée. Ils ont poussé de force dans une Estafette bleue les deux femmes qui habitaient ici : une mère de cinquante ans et sa fille de vingt-trois ans. Arrachées à leur sommeil, c'est en pantoufles et en chemise de nuit, tenues fermement chacune par deux gendarmes qu'elles ont quitté leur maison pour ne jamais y revenir. Dans quelques heures, elles

seront incarcérées dans des cellules pénitentiaires. Les cellules pénitentiaires d'un hôpital psychiatrique puisqu'un comité d'experts les aura déclarées « démentes et dangereuses ».

Cette nuit, les gendarmes ont également sorti de la maison le fils de la famille, sur une civière. Il perdait beaucoup de sang. Au passage de la civière devant l'Estafette où était sa sœur, elle a cru voir qu'il était mort. Il avait vingt-deux ans.

Les gendarmes ont aussi ressorti du château un cercueil. Apparemment occupé.

Ensuite, ils ont posé les scellés sur des dizaines de boîtes en carton pleines à craquer de documents et de papiers. Des scellés, il y en a partout, sur les quarante-quatre volets et portes d'entrée de la noble demeure. À côté des cachets de cire, on peut lire « Respect à la Loi ». Affichée ici, ce froid samedi matin d'hiver, après la nuit qui vient de s'achever, cette belle phrase républicaine prête plutôt à sourire. Ou à pleurer. Ainsi s'achève tristement, tragiquement l'affaire Portal.

Aujourd'hui, qui se souvient encore de l'affaire Portal ? Et pourtant, elle remua en son temps journaux, télévisions, radios, journalistes, écrivains, hommes politiques, jusqu'au garde des Sceaux et même l'Assemblée nationale tout entière qui y consacra des débats.

L'affaire Portal, c'est un concentré d'histoire de France autour d'un anachronisme, celui d'une famille de paysans égarée dans les années 70. C'est l'histoire d'une certaine France rurale qui finit de mourir dans la modernité des premiers mois du septennat de Giscard d'Estaing. C'est la France d'après Mai 68 qui dénie le statut de victime aux membres d'une famille provinciale, propriétaire terrienne, noble et sympathisante du parti gaulliste. C'est l'histoire du droit sans justice et celle de la raison d'État, qui broie les gens sur son passage. C'est une histoire qui transgresse les tabous fondateurs de l'humanité : on y meurt sans obsèques et sans sépulture. C'est l'histoire de la psychiatrie judiciaire française des années 70, dont les méthodes

ramènent la France au rang des dictatures du moment, Grèce, Chili ou « démocraties populaires » d'Europe de l'Est... C'est l'histoire des forces de l'ordre qui font la guerre en temps de paix. C'est l'histoire de la terre protestante de Tarn-et-Garonne. C'est l'histoire d'une pauvre famille en armes dans un joli château dégingué. C'est une histoire digne d'un scénario de Verneuil ou de Chabrol. Pourtant, c'est une histoire vraie.



La Fumade en 1973.
(Collection personnelle.)